



Pour toutes les activités suivantes, vous allez vous enregistrer. Pour l'activité A., aucune préparation n'est requise. Pour l'activité B. vous pourrez faire une lecture silencieuse des documents avant de vous enregistrer.

A. Lisez le document suivant et réagissez en justifiant votre point de vue :

POUPÉES ROSES ET AUTOS BLEUES

« Malgré l'évolution des mentalités, les attitudes éducatives restent aujourd'hui encore très éloignées d'un modèle unisexe dans la majorité des pays développés », précise Gaïd Le Manner-Idrissi. Professeure de psychologie du développement à l'université Rennes-II, elle étudie comment se construit l'identité sexuée des tout-petits. « Ils savent qu'ils sont fille ou garçon entre 24 et 36 mois », précise-t-elle. Mais les adultes, eux, le savent – au moins – dès la naissance. Et, quelle que soit leur volonté d'égalité, ils ne se conduiront pas de la même façon avec l'une et avec l'autre. La preuve... par le pyjama.

« Si on présente à des adultes un enfant au genre peu reconnaissable, les commentaires à son sujet ne seront pas les mêmes selon le pyjama. Si celui-ci est rose, on s'extasiera sur cette petite fille fine et délicate. S'il est bleu, on admirera chez le même enfant la robustesse et la tonicité ! », détaille la psychologue. Jeux, habits, décoration de leur chambre : les bébés, très tôt, évoluent dans un milieu physiquement différencié. Résultat : quand, à la crèche, plusieurs types de jouets leur sont présentés, les filles âgées de 24 mois choisissent de préférence les jouets dits « féminins », les garçons ceux dits « masculins ».

B. Préparez la lecture des documents suivants. Puis enregistrez-vous.

Texte 1

Simon Gautier, ode à la liberté d'un jeune homme

Publié le 20/08/2019 à 16:40

[Vladimir de Gmeline](#)

Grand reporter

La disparition en Italie du randonneur français de vingt-sept ans, après une chute du haut d'une falaise, a ravivé les questionnements sur l'opportunité d'entamer seul un tel périple. Un débat qui n'a pas de sens véritable, mais symptomatique d'une époque où certains voudraient abolir toute prise de risque.

Simon Gautier aimait l'art, l'aventure, les randonnées et les beaux paysages. Il avait vingt-sept ans, sa mort est une tragédie.

Les polémiques sur la lenteur des secours et les défauts de la géolocalisation en Italie, alors même qu'il avait appelé le 112 peu après avoir chuté, sont naturelles, nécessaires, et salutaires. Il faut espérer qu'elles permettront une amélioration du système de recherche, dans les pays qui n'ont pas encore adopté la technologie permettant de situer les personnes qui composent ce numéro d'urgence (dont la France).

Au-delà de cette question, il en est une autre, que de nombreux internautes, confortablement installés derrière leur écran, n'ont pas manqué de soulever. Elle est indécente, comme beaucoup de ce qu'on lit sur les réseaux sociaux. Avant l'arrivée de ces derniers, les gens se taisaient, ou quand ils allaient trop loin, pris de boisson au café du coin, on les faisait taire. Il y a donc depuis deux jours beaucoup de spécialistes en tous genres pour nous expliquer qu'on ne part jamais seul en randonnée, en montagne, en mer, que c'est imprudent, inconscient, que « qui va payer ? », que l'on fait prendre des risques aux autres. Ces brillants esprits, qui ont tous sous la main une anecdote de « la cousine à ma mère qui s'y connaît en trek » nous abreuvent de leurs conseils, de leurs appels à la responsabilité, à la prudence. A la sécurité, « parce qu'après il ne faut pas venir se plaindre quand il vous arrive quelque chose ».

La liberté, l'appel des grands espaces, le goût de la solitude, de la contemplation, les longues heures à marcher et à méditer, cela ne les effleure pas. Ils sont enfants d'un monde qui les a formatés, enfermés, et ils voudraient que chacun fasse de même. Pas besoin de leur imposer des normes, ils les ont parfaitement intégrées. Ils sont un peu mous, un peu veules, ce ne serait pas le plus grave s'ils n'étaient pas en plus méchants, irrespectueux, conscients finalement de leur statut d'esclaves volontaires. Ce qu'a vécu Simon, ce jeune homme libre qui aimait le beau et l'effort, qui a souffert, la douleur de sa famille et de ses amis, ils font semblant de ne pas le voir. Parce que cette liberté, qui a parfois un prix qui peut être très lourd, ils en sont jaloux. C'est la valeur suprême mais voilà, pour la cultiver il faut un certain courage et cela ne se fait certainement pas derrière l'anonymat d'un écran.

On ne part jamais seul ? Il aurait fallu le dire à tous les aventuriers, écrivains, artistes, qui sont partis à la découverte de l'inconnu, de contrées lointaines ou simplement d'eux-mêmes. Il aurait fallu le dire au jeune Châteaubriand, seul la nuit sur la lande bretonne. La nuit ? Sous la pluie ? Quelle folie ! Au Rousseau des « Rêveries du promeneur solitaire ». Solitaire ? Mais quelle imprudence ! Et s'il lui était arrivé quelque chose ? L'alpiniste Walter Bonatti, qui passa cinq jours seul dans le massif des Drus, en 1955, accomplissant des prouesses frisant l'inconscience, était-il bien raisonnable ? Et cette idée saugrenue de Mike Horn, le tour du monde et en autonomie, par la latitude zéro ? Personne n'a prévenu Sylvain Tesson, pas plus que Patrice Franceschi, quand ils se baladaient seuls dans la taïga russe et les montagnes de Papouasie-Nouvelle Guinée ? Rappelons tout de même que ces irresponsables partaient à l'aventure (quel drôle de mot) avant même l'arrivée du téléphone portable. Ils auraient pu attendre, tout de même. Tabarly, pas mieux. Bernard Moitessier, Jacques Lacarrière, Nicolas Bouvier, sans commentaire. Pas impossible que Jack London, Savorgnan de Brazza, Lawrence d'Arabie, Ernest Hemingway, le docteur Livingstone, Henri Morton Stanley et tant d'autres, célèbres ou anonymes, ne soient partis seuls un jour, voir ce qu'il y avait de l'autre côté de la montagne, de la rivière, respirer l'air du petit matin et ce parfum exaltant de l'incertitude.

Et tant mieux si aujourd'hui nous disposons de moyens qui permettent de nous localiser si nous nous perdons ou nous nous blessons, ils les auraient utilisés à leur époque s'ils avaient existé. Paul Valéry, qui ne disait pas que des bêtises, avait cloué le bec par avance à ceux qui seraient tentés d'établir des comparaisons, arguant qu'on ne peut prétendre partir à l'aventure et compter sur les secours et la géolocalisation : « *La véritable tradition n'est pas de refaire ce que les autres ont fait mais de trouver l'esprit qui a fait ces grandes choses et qui en ferait de toutes autres en d'autres temps.* » Alors, à ces donneurs de leçons digitaux, on peut aussi rappeler cette phrase du général Mac Arthur, et les plaindre : « *Si un jour votre cœur allait être mordu par le pessimisme et rongé par le cynisme, puisse Dieu avoir pitié de votre âme de vieillard* ».

Simon Gautier étudiait à Rome, il en aimait le soleil, la lumière et les pierres. Il n'était pas parti au hasard. Son périple, il l'avait préparé, comme en ont témoigné sa famille et ses amis. On pourra commenter tout ce que l'on veut. Mais ce que personne ne pourra lui enlever, c'est la nuit qu'il a passée avant de prendre la route, sur une plage en Italie, la tête dans les étoiles.

Source : <https://www.marianne.net/debattons/billets/simon-gautier-ode-la-liberte-d-un-jeune-homme>

Texte 2

Le Donneur d'eau bénite

Il habitait autrefois une petite maison, près d'une grande route, à l'entrée d'un village. Il s'était établi charron après avoir épousé la fille d'un fermier du pays, et comme ils travaillaient beaucoup tous les deux, ils amassèrent une petite fortune. Seulement, ils n'avaient pas d'enfants, ce qui les chagrinait énormément. Enfin un fils leur vint ; ils l'appelèrent Jean, et ils le caressaient l'un après l'autre, l'enveloppant de leur amour, le chérissant tellement qu'ils ne pouvaient rester une heure sans le regarder.

Comme il avait cinq ans, des saltimbanques passèrent dans le pays et établirent une baraque sur la place de la Mairie.

Jean, qui les avait vus, s'échappa de la maison, et son père, après l'avoir cherché bien longtemps, le retrouva au milieu des chèvres savantes et des chiens faiseurs de tours, qui poussait de grands éclats de rire sur les genoux d'un vieux paillasse.

Trois jours après, à l'heure du dîner, au moment de se mettre à table, le charron et sa femme s'aperçurent que leur fils n'était plus dans la maison. Ils le cherchèrent dans leur jardin, et comme ils ne le trouvaient pas, le père, sur le bord de la route, cria de toute sa force : « Jean ? » — La nuit venait ; l'horizon s'emplissait d'une vapeur brune qui reculait les objets dans un lointain sombre et effrayant. Trois grands sapins, tout près de là, semblaient pleurer. Aucune voix ne répondit ; mais il y avait dans l'air comme des gémissements indistincts. Le père écouta longtemps, croyant toujours entendre quelque chose, tantôt à droite, tantôt à gauche, et, la tête perdue, il s'enfonçait dans la nuit en appelant sans cesse : « Jean ? Jean ? »

Il courut ainsi jusqu'au jour, emplissant les ténèbres de ses cris, épouvantant les bêtes rôdeuses, ravagé par une angoisse terrible et se croyant fou par moments. Sa femme, assise sur la pierre de sa porte, sanglota jusqu'au matin.

On ne retrouva pas leur fils.

Alors ils vieillirent rapidement dans une tristesse inconsolable.

Enfin, ils vendirent leur maison et ils partirent pour chercher eux-mêmes.

Ils questionnèrent les bergers sur les côtes, les marchands qui passaient, les paysans dans les villages et les autorités des villes. Mais il y avait longtemps que leur fils était perdu ; personne ne savait rien ; lui-même avait sans doute oublié son nom maintenant et celui de son pays ; et ils pleuraient, n'espérant plus.

Bientôt ils n'eurent plus d'argent ; alors ils se louèrent à la journée dans les fermes et dans les hôtelleries, accomplissant les besognes les plus humbles, vivant des restes des autres, couchant sur la dure et souffrant du froid. Mais comme ils devenaient très faibles à force de fatigues, on n'en voulut plus pour travailler, et ils furent obligés de mendier sur les routes. Ils accostaient les voyageurs avec des figures tristes et des voix suppliantes ; imploraient un morceau de pain des moissonneurs qui dînent autour d'un arbre, à midi, dans la plaine ; et ils mangeaient silencieusement, assis sur le bord des fossés.

Un hôtelier, auquel ils racontaient leur malheur, leur dit un jour :

« J'ai connu aussi quelqu'un qui avait perdu sa fille ; c'est à Paris qu'il l'a retrouvée. »

Ils se mirent tout de suite en route pour Paris.

Guy de Maupassant. [Extrait]

Source : <http://www.maupassantiana.fr/Oeuvre/Les%20Contes%20de%20Maupassant.pdf>